

Portrait



© Astrid di Crolianza

Jean-Guy Soumy

Jean-Guy Soumy : un artisan inspiré

Chris Dussuchaud

DU TROUBADOUR uzerchois Gaucelm Faidit à l'ex-rugbyman saint-juniaux Jean Colombier (Prix Renaudot en 1990 pour *Les Frères Romance*) et à la guérétoise Pierrette Fleutiaux (Prix Fémina en 1990 pour *Nous sommes éternels*), en passant par l'Aubussonnais Jules Sandeau, qui donnera la première syllabe de son nom à sa maîtresse Aurore Dudevant, future George Sand, et qui fut le premier romancier admis à l'Académie française en février 1858, le Limousin a toujours excellé à générer des gens de plume¹. En quantité et en qualité. Jean-Guy Soumy est de ceux-là...

Grands-parents et parents migrants

Auteur d'un retentissant treizième roman, *Le Congrès*, construit à partir d'une abjecte réalité historique méconnue – l'obligation, au XVII^e siècle, signifiée à un couple soupçonné d'impuissance de consommer l'acte d'amour devant un parterre de prêtres, de médecins et de courtisans afin de prouver sa capacité à féconder (« Dresser, pénétrer, mouiller ») –, Jean-Guy Soumy, tout en discrétion et en humilité, se distingue par l'originalité et la pertinence des sujets sur lesquels il installe ses récits et personnages.

Creusois grand teint, amateur de musique baroque, de blues et de chanson française, il a su trouver son équilibre, sa mesure et son affranchissement en naviguant avec

1. voir p. 207.

habileté entre son « vrai » métier — prof' de... maths — et sa passion, l'écriture. Un mélange de mesure et de fantaisie; un compromis entre les chiffres et les lettres, entre le nombre et la solitude.

Resté fidèlement ancré à son lopin de terre originel, à Masbaraud-Mérignat, près de Bourganeuf, adossé à la maison paternelle à flanc de vallon, Soumy n'est pas un boulimique et insatiable coureur d'espaces inhospitaliers. S'il voyage, c'est en quasi-clandestin, dans les bagages de ses héroïnes et héros imaginaires. Il n'est toutefois pas certain que ces « virées sédentaires » en « cellule de grisement » (de gestation) soient plus confortables qu'un nomadisme avéré, tant l'exercice de l'écriture « en chambre » peut consommer de vélocité et de réactivité intellectuelles, d'inspiration, de discipline, de constance, de pugnacité, de panache dans l'effort. Pratiqué intensément, le vélo d'appartement grille autant de calories que le vélo sur route, les risques de chute, de crevaisons et de mauvaises rencontres en moins, le pommeau de la douche en plus, instantanément à portée de paume. Pour le reste, ainsi que le chantait Charles Trenet, « suffit d'un peu d'imagination... ».

Portrait

Le plein de Creuse

Né en 1952 à Guéret d'un père ébéniste revenu au pays après avoir œuvré à Paris, — la famille Soumy s'incrive dans le flot des migrants marchois et limousins qui construisirent Paris, avec notamment un aïeul plâtrier — Jean-Guy Soumy aurait pu exceller dans le travail du bois, devenir lui aussi un as du *réglet*, de la *varlope* et de la *scie à chantourner*. Sauf que, à la pose des mortaises, il préféra les vers et la prose, exercice imposant un identique souci du détail, de la précision virtuose. Le gamin timide au visage dévoré par des lunettes de 1^{er} de la classe aura, à la trentaine, juste

ajouté à sa panoplie une paire de moustaches soigneusement contenue. Pour faire définitivement sérieux ? À de studieuses études à la communale de Masbaraud-Mérignat, puis au collège de Bourgameuf et au Lycée Pierre-Bourdan à Guéret, le jeune Soumy allait ajouter un impeccable parcours à l'Université de Limoges, s'ouvrant les voies de l'Éducation nationale avec l'agrégation en poche et le titre de prof' de maths aussitôt mis en pratique, d'abord à Orléans, puis à Guéret, à l'École normale en 1981 («à l'époque, ce n'était pas rien!»), relookée en IUFM en 1991.

Et l'écriture dans tout ça ? Cet inconditionnel de Murakami, Fitzgerald, Yourcenar, Yungér et Proust, aura longtemps rêvé de noircir à son tour le bloc de pages vierges qui trônait sur un coin de son bureau tandis que ses deux gamines papillonnaient dans le jardin à la conquête de nouveaux savoirs. Le déclic allait venir au début des années 90. Après de vaines tentatives auprès d'une dizaine d'éditeurs, et alors que, bientôt quadragénaire, il commençait à ne plus trop croire en un destin d'écrivain – invariablement ses manuscrits lui revenaient comme des boomerangs chaque fois ressentis plus cruellement – Soumy croisa la route de l'éditeur Michel-Claude Jallard qui, intéressé, l'introduisit auprès de Jacques Peuchmaurd, directeur littéraire chez Robert-Laffont. Celui-ci allait enfin délivrer et activer une vocation qui menaçait de misérablement s'atrophier telle une éponge abandonnée au soleil («Ce n'est pas le manuscrit qu'il avait entre les mains qu'il souhaitait éditer – un roman contemporain un peu fantastique – mais plutôt un récit plutôt ethnographique, humant l'antan, le terroir, avec ses héros ordinaires. Sa confiance en moi a changé le cours de ma vie!... »).

Coup d'essai, coup de maître!

En 1992, *Les Moissons délaissées*, une histoire de migrants et d'émancipation, prenaient place sur les étals des libraires. Un moment de bonheur intense: «C'est à Anecdotes, à Limoges, que, pour la première fois, j'ai découvert ma prose sur un étal: un choc extraordinaire! Comme un vertige. Il m'est apparu tout de suite que cette fierté un peu naïve était encombrante; ce qui était important, c'était que les lecteurs s'approprient le récit!» Le succès fut foudroyant: 280.000 exemplaires vendus! En 1993, *Les Fruits de la ville*, puis en 1995, *Le Bouquet de la saint Jean* bouclèrent cette trilogie pastorale à laquelle l'auteur creusois dut de s'extirper de l'anonymat. Avec une régularité de métronome, il aligna ensuite une succession de récits forgés au feu de bois, au nombre desquels *La Belle rochelaise* couronné, en 1998, par le très envié Prix des Libraires.

L'entrée dans le XXI^e siècle et sa première décennie invita d'autres sources d'inspiration, un autre ton, une écriture plus serrée, plus contemporaine, à la table de travail du «prof». *Un feu brûlait en elles* (2002), *La Tempête* (2003), *La Tentation de Clarisse* (2004) et *La Chair des étoiles* (2008) baliseront cette évolution aboutissant au *Congrès*, publié début 2010 chez Robert-Laffont. Un choc!... Qui sera porté à l'écran. Le grand.

Interview

« Une sorte d'ordalie² de la chair... »

Quel est le point de départ, la genèse de ce roman?...

Depuis longtemps, je travaille sur l'histoire des corps et des sensations, sur l'émancipation des femmes et sur les rapports entre sphère privée et sphère publique. *Le Congrès*, par son thème hors norme, cristallise l'ensemble de ces questions. L'injonction faite à un homme, soupçonné d'impuissance, d'honorer publiquement son épouse est le point ultime de heurt entre ce qu'il y a de plus intime en nous et le regard d'une société totalitaire.

Au départ, je pensais avoir beaucoup travaillé sur l'identité et la condition des femmes et que *Le Congrès* me permettrait d'aborder le versant masculin du monde. Mais, je me suis vite rendu compte que la situation extrême dans laquelle sont mis l'homme et la femme soumis à cette épreuve, sollicitait totalement l'un et l'autre. En fait, le personnage principal de ce livre, c'est Jehane, l'épouse humiliée qui offre sa pudeur et son honneur par amour.

Un millier de procès en impuissance intentés

La tyrannie, la malfaisance, le cynisme, le voyeurisme, savamment orchestrés par l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel!...

On peut dire cela! Je lis beaucoup de textes historiques. En particulier la revue *CLIO*, des Presses Universitaires du Mirail. Nombreuses y sont les contributions des chercheuses sur l'histoire des femmes. C'est là, au détour d'un texte, que j'ai rencontré pour la première fois une allusion aux procès en impuissance. Il m'a suffi de remonter le fil qui

2. Synonyme de jugement de Dieu.

passe nécessairement par l'œuvre de l'historien Pierre Darmon, auteur d'une thèse dans les années 1970 sur les procédures de nullité du mariage pour impuissance en France aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Les « Congrès » ont débuté dans la très catholique Espagne au XV^e. Ils ont gagné la France à la fin du XV^e et perduré jusqu'à 1677, fin officielle. Mais à cette époque on n'interrompait pas une machinerie de cette nature sur le champ. Il y eut des « Congrès » encore jusqu'à la fin du XVII^e (les juridictions étaient indépendantes et là, il s'agissait de la justice d'Église, l'interdiction émanant de la justice royale...). Il y eut, en un peu plus d'un siècle en France, environ un millier de procès en impuissance de ce type. Ils se sont poursuivis au XVIII^e en Italie, en Espagne.

Portrait

La source principale est la thèse de Pierre Darmon : *Procédure de nullité de mariage par impuissance, en France*. Darmon est un spécialiste de l'âge baroque.

Tout est là, de cette pratique barbare, humiliante, sorte d'ordalie de la chair qui dura près d'un siècle et demi ; pratique née dans la très catholique Espagne avant de s'achever en France dans la fin du XVII^e siècle et qui perdura en Italie et en Espagne. Cette pratique pouvait concerner toutes les couches sociales, des humbles artisans à des nobles fortunés. On n'est jamais déçu avec l'église et les religions!...

Jusqu'au lit de déshonneur

Quelle est la part de fiction?...

Je suis très attentif aux questions de vraisemblance historique. Certes, un roman est en partie une agrégation de vérités diverses. Mais, il est important qu'il s'inscrive dans une réalité plausible. Aussi, je me suis appuyé sur les travaux de Pierre Darmon et d'autres historiens

découverts ensuite pour décrire une épreuve du *congrès* la plus « vraisemblable » possible, sachant que ce tribunal pouvait revêtir des formes différentes.

Les sources historiques ne font pas un roman. Il m'a fallu donner chair à mes personnages au point de les accompagner par la pensée et l'intimité du créateur jusque sur leur lit de déshonneur, à la convergence de regards de prêtres, de médecins, de juristes et de simples quidams. Ce fut un travail sur moi-même, dont j'ai mis longtemps à sortir, et qui me coûta beaucoup car j'étais confronté au problème d'écriture qui consistait à rendre compte de la pire des obscénités, sans jamais tomber dans la pornographie.

Le récit se développe à partir du Limousin et chemine jusqu'au lieu du supplice, lui aussi très limousin à cette époque...

J'ai effectivement situé l'action en Limousin, sur le Plateau de Millevaches et à Aubusson, pour des raisons liées à l'Histoire et aussi pour augmenter mon identification à des personnages vivant dans le pays auquel moi-même je suis profondément attaché. Certes, l'essentiel se déroule à Versailles dont le château fut construit en grande partie par des Marchois. Mais la source et la fin de ce récit se situent sur le Plateau, avec un crochet par la Corrèze et la côte charentaise.

Un commentaire sur Versailles en construction...

Il arrivait certains jours que près de 35 000 hommes travaillent sur le chantier du château. La nuit, on évacuait discrètement les corps des malheureux, morts de fièvres, d'accidents ou d'épuisement. Certains travaux de terrassement coûtèrent plus de vies que des campagnes militaires. Pour rehausser de quelques centimètres les jets d'eau, on n'hésitait pas à détourner les rivières, au prix d'efforts dantesques.

Les grands bâtisseurs de Versailles, hormis les architectes bien connus, furent des entrepreneurs au nombre desquels les principaux étaient d'origine provinciale et principalement marchoise. La « Rue de Limoges », « l'Hôtel de Limoges », sont des vestiges de cette présence. Il s'agit-là d'un pan de notre histoire migratoire, fantastique par son ampleur et qu'il faut prendre en compte pour comprendre le Limousin.

L'exigence d'aller à l'essentiel

Le Congrès me paraît être votre roman le plus pertinent et le plus abouti (originalité du sujet, écriture resserrée et ciselée, psychologie et épaisseur des personnages...)...

Portrait

Le sujet est hors norme, qui me semble être une forme dramatique dont d'autres pourraient s'emparer comme ce fut le cas pour *Le retour de Martin Guerre*. Ce thème a tant de facettes, tant d'entrées, d'échos, que, nécessairement, j'ai fait des choix, des centrations dont d'autres pourraient envisager qu'on puisse les reprendre autrement.

Au niveau de l'écriture, de l'exigence d'aller à l'essentiel, j'ai eu la chance d'être vraiment « édité » par Bernard Barault, éditeur chez Julliard, et Nathalie Théry, ancienne directrice littéraire chez Robert-Laffont. Ils m'ont poussé à aller plus loin. Au-delà. Il en restera une expérience merveilleuse, difficile et rare aujourd'hui.

Comment un matheux devient-il romancier ?...

Enfant, j'ai tout de suite aimé les mathématiques pour des raisons esthétiques, liées à l'illusion qu'elles étaient un langage. Naturellement, ce n'est pas vrai. Je m'étais trompé. Le langage qui me touche profondément, c'est celui des mots écrits, des phrases imparfaites qui, en raison de ces imperfections mêmes, ont une chance supplémentaire de dire le monde.

Il me semble que ma culture scientifique, si elle limite la solidité de ma culture littéraire classique, me donne aussi des outils de construction narrative. À présent, j'ai oublié cette situation un peu divergente. Devant mon texte, les enjeux sont ailleurs.

Quel équilibre entre une vie ordinaire, inscrite dans le réel – celle d'enseignant – et une vie fantasmée, celle d'écrivain?... Comment écarter les risques de chocs, de rupture avec le banal quotidien?...

Le quotidien n'est jamais banal. Je dois beaucoup aux élèves qui me sont confiés et qui m'apportent probablement plus que je ne leur transmets moi-même. Enseigner est un métier formidable. J'aime toujours pousser la porte de ma classe, sans savoir exactement ce qu'il adviendra derrière, une fois ce seuil franchi. Il y a là une profondeur dans la relation aux êtres qui continue à me toucher. Une confiance d'une génération pour l'autre.

Certes, les contraintes de la vie d'écrivain, les nécessités de travailler tous les jours, sont aussi une difficulté. Une forme d'usure peut naître. D'autant que je prends soin de ne jamais mélanger mes deux vies devant mes étudiants. Par respect pour eux qui sont prisonniers dans l'espace et le temps de ma parole. Certains viennent à moi pour parler d'écriture. C'est une grande joie, mais je ne la sollicite jamais.

Écrire: une épreuve, une grâce, une torture, une évidence, une drogue, une nécessité?... Le moyen de se projeter ailleurs? De vivres d'autres vies, de se réaliser?...

Tout cela! Il est bon que je ne sois pas capable de dire pourquoi j'écris. Lorsqu'une certitude me viendra sur le sujet, alors, il me faudra arrêter. Je pense quand même qu'à l'origine, il y a la nécessité. Et non pas le plaisir. On ne fait rien d'important et qui nous dépasse par plaisir.

C'est un mensonge qu'on adresse aux jeunes générations pour les fourvoyer. Chacun d'entre-nous se met en péril uniquement parce qu'il y est poussé par une impérieuse nécessité.

Le papier face à l'e-book?...

Bientôt les élèves disposeront de livres pédagogiques numériques. Ils iront très spontanément vers le e-book. Les générations telles que la mienne continueront, elles, longtemps à lire le papier. Le support a de l'importance, mais ce qui compte fondamentalement c'est le rapport au texte, ce qui se passe dans notre tête et notre cœur au moment où les mots nous sont offerts. Je ne suis pas inquiet. Le besoin de lire, quel que soit le support, n'est pas prêt de s'éteindre.

Portrait

Perpétuellement dans le doute

Le processus de création, la rencontre de l'écrivain avec le lecteur et réciproquement : voilà de grands mystères, une alchimie imprévisible, déconcertante, hasardeuse, mystérieuse...

Il y a un mystère profond dans la création. Elle est, par définition, incertaine et met en danger le créateur. Il y a chez moi l'idée que c'est cette mise en danger, ce don de celui qui écrit, qui sculpte, qui danse, qui chante, qui importe dans la manière dont l'œuvre est accueillie. Écrire, c'est entreprendre une tâche dont on ne sait pas si on sera capable de la mener à son terme. C'est tout le contraire de la professionnalité. En cela, l'écrivain est perpétuellement dans le doute. On sent bien, là, la différence entre l'artisan et l'artiste. Et puis, il y a cet autre grand mystère: arrivé sans publicité en librairie, par quelle magie un livre plutôt qu'un autre, et au milieu de mille autres, réussit à déclencher une séduction, à susciter un

réflexe d'achat qui – sans que personne ne se donne le mot – peut se répéter jusqu'à en faire un best-seller?... C'est un phénomène déconcertant. Voir *Les moissons délaissées* en 1992: j'étais rigoureusement inconnu, je n'ai pas fait de télés, pas eu de critiques dans la presse nationale, et je n'ai pas bénéficié de plan de com, et pourtant!... Je crois qu'il faut simplement arriver au bon moment!

Le Congrès est un concentré de mascarades sanctifiées avec des liens évidents avec le monde d'aujourd'hui : intolérance, intégrisme, radicalisme, abus de pouvoir, cynisme, instrumentalisation...

Absolument. Je n'ai jamais écrit de roman qui n'ait d'écho dans la contemporanéité. C'est particulièrement vrai du *Congrès*. Je suis accablé, horrifié, de voir que les questions de laïcité, d'intégrisme, se présentent de nouveau à nous. Il est urgent de réfléchir avec force à la seule manière de vivre ensemble dans l'espace public, c'est-à-dire la laïcité.

J'ai régulièrement évoqué l'intolérance, la répression dans mes romans. C'est un sujet jamais éteint. Au fond, comme les jeunes générations de femmes ont du mal à comprendre les combats qu'ont menées leurs aînées pour s'émanciper et la fragilité des acquis, il faut que nous prenions conscience que ces procès aussi barbares que le Congrès doivent être fermement relégués dans le passé.

Après *La Tempête* adaptée par la télé et diffusée en janvier 2007, voici *Le Congrès* promis au cinéma: quel ressenti?...

J'esquiverai *La Tempête*, adaptation bâclée et ratée... Je me suis senti trompé, floué, trahi. Une muflerie! Réalisation, interprétation: rien n'y sonne juste, vrai, jusqu'à cette scène où Astrid Veillon s'affiche nue; belle femme, mais exhibition hors sujet et une désagréable sensation de racolage. Un massacre à la... tronçonneuse!

Le prochain roman ?...

Je suis sorti vidé et désespéré après *Le Congrès*, un travail qui se sera étalé sur deux ans... J'aurai mis quelques mois à me reconstituer une curiosité, une envie. En fait, je me suis remis à l'écriture juste avant les vacances de cet été 2010, sans réussir toutefois à totalement éloigner l'ombre du *Congrès* puisque, sans y être réellement impliqué, je me sens un peu concerné par son adaptation au cinéma, confiée à Jacques Fansten, producteur, réalisateur et scénariste. Cela peut s'avérer agréable la dépossession ! On se sent soulagé, plus léger.

C'est le producteur Jean-Louis Livi, neveu d'Yves Montand, qui, sur les recommandations du cinéaste Claude Miller, un ami et voisin, s'est enthousiasmé pour le livre et a souhaité le porter à l'écran. Ce sont toujours pour moi des rencontres d'une très grande intensité. J'ai observé la richesse de leur lecture des textes. Leur culture et leur curiosité. C'est une belle aventure qui va commencer !...

Le prochain roman, donc ?...

Il se situera au XIII^e siècle. Après *Le Congrès*, qui évoquait le contrôle des corps et de la sexualité, ce livre se propose d'aborder la question de la surveillance des rêves au Moyen-Âge. Il y sera question d'épidémies de rêves – signalées par Le Goff – mais aussi de l'invention du Purgatoire à un moment charnière qui vit le triomphe de l'imaginaire chrétien sur le merveilleux païen...

1. **Parmi les plus illustres**, nous citerons Bernart de Ventadorn, troubadour de Ventadour; le poète François Tristan L’Hermite, de Janailat; le Limougeaud Jean Dorat, initiateur des grands de la Pléiade (Ronsard, Du Bellay, Baïf...); l’Aubussonnais Alfred Assollant, par trop méconnu (*Le Capitaine Corcoran, La mort de Roland et Montluc le Rouge*, c’est lui!); Robert Margerit (né à Brive, installé à Limoges et enterré à Guéret); l’Arédien et Limougeaud Georges-Emmanuel Clancier; les frères Jérôme et Jean Tharaud, de Saint-Junien (prix Goncourt en 1906 pour *Dingley, l’illustre écrivain*, écrit à deux et publié en 1902); Jean Blanzat, citoyen de Doms (Prix Fémina en 1964 avec *Le Faussaire*); le Guérétois Marcel Jouhandeau; le Bellachon Jean Giraudoux; et encore...

- **en Corrèze**, Marcelle Tinayre, Marmontel, Pierre Bergounioux, Léonce Bourliaguet, Louis et Marc Chadourne, Xavier Patier, Henri Cuevo, Jean-Paul Chavent, Richard Millet, Alain Galan, Colette Laussac, Marcel Conche, Claude Duneton, Jean-Marie Borzeix, Denis Tillinac, Caroline Sers, Jean-Pierre Malaval, Claire Wolniewicz, Claude Michelet, Michel Peyramaure, Marcelle Delpastre (née à Chamberet), Christian Signol, Patrick Sébastien, Gilbert Bordes...

- **en Creuse**, Pierre Bourdan, Marcel Jouhandeau, Jules Sandeau, Jean Guitton, Pierre Michon, Pierrette Fleutiaux, Gilles Clément, Jean-Marie Chevrier, Françoise Chandernagor, Jean-Baptiste Harang, Mathieu Riboulet...

- **en Haute-Vienne**, Mathieu Belezi, Eric Faye, Madeleine Chapsal, Joseph Rouffanche, Raymond Leclerc, Claude Sales, Eve Ruggieri, Christophe Pradeau, Jean Colombier, Maud Mayères, Agnès Clancier (cousine de G-E. Clancier et diplomate), Charles Silvestre...

- **et, si l’on « annexe » nos plumes adoptives** : Marc Bloch (au Bourg d’Hem), Antoine Blondin (à Linards), Sylvie Granotier (en Creuse), Colette (à Curemonte et Varetz), les Berrichons Maurice Rollinat (à Fresselines) et Nicolas Bouchard (à Limoges), les Normandes Anny Duperey (en Creuse) et Florence Delaporte (à Limoges), le Gallois David M. Thomas (en Haute-Vienne), Simone de Beauvoir (à Saint-Germain-les-Belles et Uzerche), le philosophe Gilles Deleuze (qui choisit de reposer à Saint-Léonard), etc.

« Dresser, pénétrer, mouiller : Le Congrès, une exécration parodie »

En 1685 à Versailles, au cœur du « Grand Siècle », dans une pièce réquisitionnée pour l'occasion, prêtres et hauts dignitaires de l'Église, représentants du corps judiciaire, médecins et matrones, entourent un grand lit. Plus loin, courtisans bourgeois « de qualité » se pavant en ricanant. Le procès qui se tient là n'a rien de banal : il s'agit d'un congrès³, épreuve durant laquelle un mari, accusé d'impuissance (« inapte au labourage d'amour »), est contraint d'honorer publiquement son épouse afin de prouver sa capacité à procréer, une union estimée *non consommée* étant considérée comme une « offense aux saints sacrements du mariage » (après un an de mariage, l'épouse n'avait toujours pas d'enfant...).

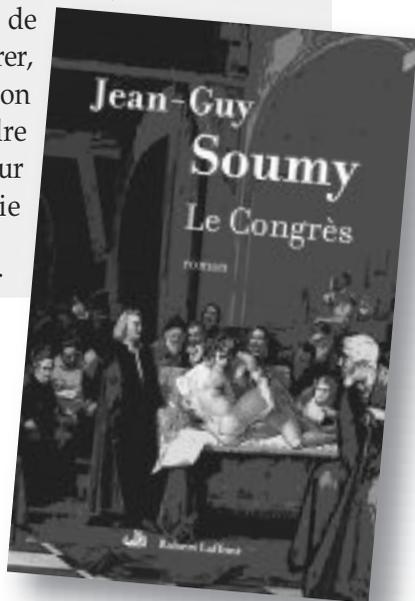
Cette mascarade ignoble, sanctifiée par l'Église et reconnue par la Justice, est, en fait, une machination ourdie par la famille Vallade, soucieuse de s'approprier les marchés de la construction de Versailles qui, de droit, reviennent à l'un des leurs, Guillaume Vallade, le jeune époux allongé nu sur le lit près de son épouse dans le même simple appareil. Membre du clan des Maîtres des Bâtiments du Roi, l'accusé doit hériter de charges royales qui apportent fortune et puissance. Pour lui soustraire cet héritage, les Vallade n'ont pas hésité à l'humilier et le discréditer ; après avoir répondu à de multiples interrogatoires, exhibé son anatomie et l'avoir livrée aux mains inquisitrices de médecins assermentés, le malheureux se retrouva au dernier stade de l'outrage : le procès en impuissance.

3. Le « congrès » signifiait « union sexuelle ». En latin, *congressus* signifie la rencontre, l'attaque, mais aussi le commerce charnel. Pour le Larousse, il s'agit du coït. Il s'inscrivait dans une continuité qui passe par l'idée de jugement de Dieu (l'ordalie de la chair), les procédures d'inquisition, l'obsession de l'Église pour tout ce qui était relatif à la sexualité.

De surcroît, Jehane, sa jeune femme, étant protestante, convertie de bouche et non de cœur, une relapse (son père, lissier à Aubusson avait été poussé à l'exil en Angleterre) l'Église ne pouvait que souscrire avec zèle à la dénonciation portée par les accusateurs. À cette époque, précédant de peu la révocation de l'Édit de Nantes, la chasse aux calvinistes était un jeu auquel les catholiques fanatiques s'adonnaient avec délectation et férocité. En cette fin du XVII^e siècle, sous l'influence de la Marquise de Maintenon, petite-fille d'Agrippa d'Aubigné et fille d'escroc, et future épouse « secrète » de Louis XIV, tout esprit de tolérance avait disparu et la Cour s'enfonçait dans les ténèbres de la bigoterie et de l'intégrisme religieux, versant crépusculaire du règne du Roi Soleil.

De la sorte, Jehane et son époux, acculés par la rapacité et la cupidité des uns et la haine religieuse des autres, se trouvent-ils obligés à cette parodie de justice, à ce double viol public de leurs corps et de leur intimité. « Dresser, pénétrer, mouiller », telle est l'injonction à laquelle ils doivent répondre pour sauver leur mariage et leur honneur. Une pornographie sacralisée!

C. D.



Soumy en bref

Prof de maths et écrivain, marié à Cécile, prof d'anglais ; deux filles : Isabelle, avocate, et Nathalie, magistrate.

1952 : Naissance à Guéret ; études à la communale de Masbaraud-Mérignat, au Lycée Pierre-Bourdan à Guéret et à la Faculté des Sciences de Limoges.

1976 : Prof de maths à Orléans.

1981 : Prof à l'École normale de Guéret, puis à l'IUFM du Limousin à partir de 1991.

1992 : *Les moissons délaissées*, 1^{er} volet, à 40 ans, d'une trilogie publiée aux éditions Robert-Laffont (280 000 exemplaires vendus).

1998 : Prix des Libraires pour *La Belle rochelaise*.

2002 : *Un feu brûlait en elles*.

2003 : *La Tempête*, adapté en 2006 pour la télévision (diffusion en janvier 2007).

2006 : *L'œuvre vive*, sur fond de land-art.

2008 : *La chair des étoiles*.

2010 : *Le Congrès*, 13^e roman (en cours d'adaptation pour le cinéma, scénarisé par Jacques Fansten).

2011 : (au printemps). Lancement de la première session d'un atelier d'écriture cinématographique créé avec les cinéastes Annie et Claude Miller à Lavaud-Souvrane, près de Vallière, réplique creusoise du *Sundance Institute* de Robert Redford, ouvert aux cinéastes, comédiens et techniciens.